

EN VISITE A SIDI-BEL- ABBES



Entretien de
Roger
Ueberschlag

Chez Mohamed Hakem et Abdelkader Bakhti

AVEC 74 ELEVES, PARTIR DE ZERO

A Sidi-Bel-Abbès, une école construite dans le style colonial français : des classes réparties dans les bâtiments rectilignes autour d'une cour centrale. Par chance, celle d'Abdel-Kader est au rez-de-chaussée, dans une aile face à un mur. Au pied du mur, un jardinet cultivé par ses élèves est comme l'antichambre d'une pédagogie arrachée à la monotonie de la répétition et à la hantise de la discipline.

Roger. — *Après quinze ans de lutte, tu as conquis le droit d'avoir un local bien à toi avec des tables rassemblées pour le travail en équipe et non pour l'écoute docile entre deux exercices d'application...*

Kader. — *Oui, j'ai commencé ma carrière d'enseignant en 1959. J'ai exercé dans un milieu déshérité, situé dans le sud de l'Oranie. Le fait de travailler parmi des enfants très pauvres n'a fait que renforcer chez moi, le goût du travail. Je n'avais jamais entendu parler de la pédagogie Freinet. Cela ne s'est fait qu'en 1963, en arrivant ici à Sidi-Bel-Abbès, en travaillant dans une école en compagnie de mon collègue Hakem. Ce dernier avait fait un congrès Ecole Moderne à Annecy et pratiquait quelques techniques dans sa classe. J'ai été sensibilisé par sa façon de travailler et j'ai voulu l'imiter. Tous deux nous avons fait en décembre 1964 un stage à Mazagan (Mostaganem). L'animateur en était René Linarès. Revenus du stage, nous avons relancé le travail et avons sensibilisé d'autres collègues et c'est à partir de cette période que vraiment c'est parti.*

Roger. — *Comment au départ avez-vous pu introduire cette pédagogie ? Quelles ont été les premières tentatives ? Dans quels domaines ?*

Kader. — *Les premières tentatives : c'était tout d'abord notre attitude vis-à-vis des enfants. Les comprendre davantage, les estimer, les laisser s'exprimer spontanément et librement, leur apprendre le sens de la responsabilité, voilà par quoi nous avons commencé. Ensuite, on a continué par l'introduction du texte libre. Personnellement, j'ai encouragé les enfants à faire des recherches, à aller recueillir des renseignements là où ils le désiraient. J'ai compris que tout le résultat de ce travail devait être communiqué et c'est ce qui m'a poussé à écrire notre journal de classe qui a été fait avec la participation des élèves de Hakem. Comme lui était bilingue, notre journal était fait en deux parties : en arabe et en français. Il avait pour titre : « L'Ere nouvelle ». Comme Hakem et moi avions de petits élèves (cours préparatoire d'initiation) un camarade qui s'intéressait à notre travail et qui désirait travailler dans le même sens que le nôtre nous envoyait de grands élèves pour pouvoir tirer les textes au limographe. Justement au stage de Mazagan chaque stagiaire avait confectionné son propre limographe qui lui était revenu à 5 DA (5 FF).*

Roger. — *Après, vous avez tenté la correspondance scolaire aussi...*

Kader. — Pas tout de suite, mais un peu plus tard, j'ai tenté la correspondance scolaire. Hakem déjà correspondait avec quelqu'un.

Roger. — *Avec quelles écoles ?*

Kader. — Tout d'abord avec des écoles d'Algérie, car en 1966 lors d'un stage très important à Alger avec une centaine de camarades, je fus désigné comme responsable national de la Correspondance scolaire nationale et internationale. Le mouvement était très important à cette période et une centaine de classes correspondaient. De la correspondance nationale on est passé à la correspondance internationale. Un grand nombre de classes algériennes correspondaient avec des classes françaises, tunisiennes, marocaines, belges, polonaises.

Roger. — *Et que t'a apporté cette correspondance en plus de ce que tu faisais déjà ?*

Kader. — La correspondance scolaire est quelque chose de formidable ! C'est une ouverture sur le monde. Tout d'abord le fait de communiquer ou de recevoir quelque chose fait plaisir. Il suffit de voir la joie des enfants lorsqu'ils reçoivent par exemple une lettre ou un colis de leurs petits amis. Ça saute, ça bouge, la joie est grande ! En plus de cette joie, il y a le côté découverte : les enfants et les maîtres découvrent une autre vie qui est peut-être différente de la nôtre et cherchent à percer son mystère par un questionnaire. Chose plus merveilleuse, elle crée des liens amicaux et fraternels.

Roger. — *Alors, tu as été amené à équiper progressivement ta classe et quand je suis entré dans la tienne, j'ai vu les bancs placés très différemment des autres classes, les murs décorés.*

Kader. — Oui bien sûr, avec les années, le matériel s'est amélioré et aussi la façon de travailler. Pour arriver à tout cela, il fallait non seulement avoir du matériel mais aussi essayer de l'améliorer. Le texte libre appelle l'imprimerie, cette dernière autre chose... le matériel de calcul, etc.

Tout le matériel que j'ai, c'est à partir de zéro. Les dépenses pour l'achat d'un certain matériel que je n'ai pu fabriquer avec mes élèves sont venues se greffer à mon modeste budget, car je payais tout de ma poche.

Le premier outil a été le limographe que j'ai fait au stage. Ensuite, j'ai créé un « atelier peinture ». Il fallait acheter les peintures (que faire ? j'ai utilisé des colorants en poudre, de la gomme arabique), des pinceaux, du papier. Je ne pouvais pas demander aux enfants de m'aider à payer tout cela car la majorité de ces enfants étaient fils de journaliers. Puis on a créé un atelier « travaux manuels ». On a fabriqué à partir de zéro des filcoupeurs, deux transformateurs récupérés de postes radio qui nous donnaient du 6 volts, mais par la suite nous avons été obligés d'acheter un transformateur plus grand pour avoir du 12 V et du 18 V afin de découper les planches plus épaisses. Nous avons acheté aussi un pyrograveur.

En calcul, je voulais faire travailler mes élèves avec des bandes et des boîtes enseignantes.

L'amitié qui lie les enseignants Freinet est une amitié agissante. J'ai reçu d'Yvette Boland de Belgique 5 boîtes enseignantes. J'ai fait moi-même quelques bandes enseignantes ce qui m'a permis de créer un atelier-calcul. On a fabriqué des balances pour les pesées, etc. Tout ce matériel s'est amélioré d'année en année.

Roger. — *Tu as fait un nouveau bond après avoir passé trois années dans une école d'animation pédagogique ?*

Kader. — Oui, les années 69-70-71. J'ai exercé comme maître d'application dans une école d'animation pédagogique à Sidi-Bel-Abbès.

Roger. — *En quoi consistait cette école ?*

Kader. — Le ministère avait créé dans des départements d'Algérie des écoles-pilotes dites « écoles d'animation pédagogique ». Des maîtres recrutés au lendemain de l'indépendance et qui n'avaient pas obtenu des diplômes nécessaires après sept années d'exercice ont été appelés à y venir passer un stage d'une année. Le matin, ils assistent aux cours dans les classes tenues par des maîtres chevronnés (traditionnels ou modernes) et l'après-midi ils reçoivent une formation culturelle générale par des professeurs. J'ai été choisi dans cette école pour permettre aux stagiaires d'aborder, de toucher de près les techniques modernes d'enseignement. Nous avons fait du bon travail ensemble (stagiaires, élèves, directeur, inspecteurs, expert de l'U.N.E.S.C.O. et maîtres). J'ai eu satisfaction et je pense avoir rempli ma mission avec succès, car beaucoup de stagiaires ont apprécié les méthodes modernes et actuellement les emploient dans leur classe. Ma classe correspondait avec une classe du





Canada. On avait reçu une bande magnétique, des diapos et un album. Mes élèves très satisfaits de cet envoi ont voulu en faire de même. J'avais des possibilités puisque cette école était dotée d'un matériel très riche et varié (matériel audiovisuel, d'enseignement ménager, de jardinage, etc.).

Roger. — *Et c'est là que tu as senti le besoin d'expérimenter les techniques audiovisuelles ?*

Kader. — Avant d'aller à cette école j'avais fait mon premier montage sonore qui avait comme titre « Classe n° 5 ». Ce montage qui décrivait une classe algérienne vivant la pédagogie Freinet, a été présenté dans plusieurs lycées d'Oranie, en Italie, en France et en Espagne. J'ai souffert pour le réaliser car je n'avais pas de moyens matériels. Je me suis fait prêter le magnétophone pour une demi-journée et j'étais seul pour le montage. Mais à l'école d'animation pédagogique, je pouvais réaliser beaucoup de choses et travailler en audiovisuel : je pouvais utiliser à ma guise le magnétophone, l'écran, le projecteur diapo, etc., et c'est ce matériel important qui m'a permis de réaliser beaucoup de choses.

Roger. — *Et ce matériel, ces appareils, on te les a laissés ?*

Kader. — Non, ils appartiennent à l'administration et c'est en 1971 que je me suis lancé dans l'achat d'appareils. J'ai acheté un magnétophone pour mes gosses, un appareil de projection diapos, un appareil photographique et un électrophone. A partir de zéro, on a fait des hauts-parleurs, un écran. On a monté un « atelier audiovisuel ». Les enfants utilisent le magnétophone et l'appareil photo. On manipule, on s'initie, on enregistre, on efface, etc. Je suis très heureux car tous les élèves se sont entendus au magnétophone et ont vaincu la peur des appareils. Les sujets photographiés par les élèves sont recueillis dans un album.

Roger. — *Et tu travailles avec 74 élèves ?*

Kader. — Oui, mais pas avec les 74 ensemble. J'ai deux classes : un C.M.1 de 34 et un C.E.2 de 40.

Le matin, j'ai le C.M.1 de 8 h à 11 h. L'après-midi le C.E.2 de 13 h 30 à 15 h 30.

Ce qui fait que je donne chaque semaine 14 h au C.M.1 et 10 h au C.E.2.

Roger. — *Que peux-tu faire en 3 heures le matin avec le C.M.1 ?*

Kader. — Pas mal de choses avec une certaine souplesse. On fait un travail collectif (entretien, leçon importante : exploitation d'une enquête) puis éclatement vers les ateliers. On se retrouve pour faire un petit bilan du travail réalisé.

Roger. — *Et tout cela, ça se fait selon un plan de travail ?*

Kader. — Un plan de travail établi chaque samedi.

Roger. — *Comment se déroule cette séance ? Qu'est-ce que tu apportes et qu'est-ce qu'ils apportent ?*

Kader. — Pour établir le plan de travail hebdomadaire, la participation des élèves comme celle du maître est nécessaire. Nous l'établissons en tenant compte des besoins de chacun. Il y a des enfants qui n'ont pas saisi certaines leçons, des acquisitions et veulent revenir sur certains points avant d'aborder une nouvelle leçon. D'autres au contraire veulent progresser. Nous faisons des études monographiques. On fixe les visites de la semaine. Par le plan de travail, on prévoit tout : les contacts, le matériel, en un mot les préparatifs. Cela permet aux enfants de prendre conscience du travail.

Roger. — *Est-ce qu'il y a communication avec les parents ?*

Kader. — Oui, bien sûr ! En classe tu as dû voir qu'un planning « visite des parents » est affiché. Dès le commencement de l'année j'invite les parents à une réunion de travail. Ce n'est qu'un contact amical mais où pas mal de décisions sont prises en commun. Je leur explique que la classe leur est ouverte et qu'ils peuvent venir le samedi voir les enfants au travail. Ils sont mis au courant de tout ce que nous faisons : enquêtes, actions envers la nature, initiation au code de la route, correspondance scolaire. Ça fait prendre conscience aux parents que leurs enfants ne viennent pas uniquement pour acquérir des connaissances mais aussi pour se préparer à la VIE.

Roger. — *Et les maîtres d'arabe, travaillent-ils en liaison avec toi ?*

Kader. — Au début de l'année scolaire je détecte, si l'on peut dire, le collègue qui va travailler parallèlement avec moi. Parfois c'est facile. Le maître éprouvant le besoin de



repenser son enseignement, ayant besoin de le moderniser, convaincu de l'efficacité de ces techniques se propose de lui-même. Il ne va pas travailler en profondeur mais peut apporter son aide. Les enfants font des textes libres en arabe. Nous sortons ensemble pour les enquêtes. Elles sont exploitées en arabe et en français.

Roger. — *Tu as appris beaucoup de choses à partir de zéro ?*

Kader. — Oui, ça m'a appris beaucoup de choses, notamment sur la recherche pédagogique.

J'estime que la recherche en pédagogie va de pair avec une recherche d'outils. Ce dernier côté m'a préoccupé depuis pas mal d'années car j'ai constaté que beaucoup de collègues qui avaient fait des stages d'initiation et avaient de la bonne volonté et le désir de pratiquer la pédagogie Freinet ont vu leur élan se heurter au manque de matériel ou au prix élevé de son acquisition. Cela m'a touché et j'ai essayé, à partir de zéro, de me procurer du matériel afin de les aider à surmonter ces difficultés. Nous avons fait des recherches en math, en pédagogie. Mais ce côté : « Comment avoir son matériel à partir de zéro ? » a été délaissé, il faut le reconnaître, et ce n'est que ces dernières années qu'on en parle. Et puis n'est-ce pas une satisfaction totale pour les enfants, pour les maîtres de créer leurs propres outils ? Il faut donner la possibilité aux élèves de créer, leur faire confiance. Je te dirai que notre journal est bien imprimé avec notre limographe. Pourquoi chercher à en avoir un à 200 FF ? L'enfant propose d'apporter une planche qui servira de socle, un autre deux charnières qu'il récupérera je ne sais où, un autre des clous, un autre un bout de tissu qu'il demandera à sa mère et le limographe est monté. La classe est heureuse d'avoir participé à la fabrication de cet outil.

Roger. — *Est-ce qu'il y a d'autres domaines où tu es parti de zéro et où les enfants eux-mêmes partis de zéro t'ont apporté quelque chose ? Dans l'organisation de la classe ?*

Kader. — Il y a quatre années, j'avais en classe un grand morceau de contreplaqué. Les élèves m'ont proposé d'en faire un planning annuel. Ils ont découpé des bandes de papier, utilisé des agrafes et d'eux-mêmes ont fabriqué le planning que tu as vu fixé à un mur de la classe. Ce planning nous convient mieux qu'un planning acheté 150 dinars.

En math, nous avons créé des balances pour la pesée des lettres à envoyer aux correspondants. Nous avons fabriqué nos propres poids à l'aide de petits sacs remplis de sable, de pierres rondes.

On a utilisé des bouteilles, des boîtes métalliques comme horloges à eau, pour inculquer la notion de minute, seconde aux enfants. Chaque enfant a confectionné son propre mètre à partir d'une bande enseignante : « Comment fabriquer son mètre ? ».

Roger. — *Donc tu as eu dans tes écoles pas mal de collègues ; tu en as connu de gauche à droite. Hakem aussi. Il y a donc un mouvement de pédagogie moderne en Oranie qui paraît être le plus important de l'Algérie. Comment est né ce mouvement et comment vit-il ? Est-ce que Hakem peut nous le dire ?*

Hakem. — Avant 1962, les techniques Freinet n'étaient pratiquées que par des enseignants français. Au lendemain de l'indépendance quelques camarades comme René Linarès, Cervera, Nalin et d'autres se sont groupés et ont relancé ces techniques chez les Algériens. En 1963, un congrès Panafricain en Oranie a eu lieu, regroupant une centaine de participants venus de Tunisie, du Maroc, de Madagascar... Ce ne fut pas une réussite totale mais comme départ ce n'était pas mal. A partir de cet instant, un groupe de camarades se retrouvaient chez René et ont relancé le travail. Deux fois par mois, on se retrouvait chez lui à Bou Sfer et des journées pédagogiques d'information avaient lieu à Oran, à Mostaganem, à Tlemcen, à Sidi-Bel-Abbès. D'autres camarades anciens dans l'Algérois ont créé un noyau qui travaillait en liaison avec le groupe oranais ce qui nous a permis en 1965 de créer le Mouvement Algérien de l'Ecole Moderne (M.A.E.M.).

Le M.A.E.M. a organisé pendant les vacances d'hiver des stages (11 stages depuis 1962). En plus de cela, chaque année le mouvement envoie une délégation au congrès depuis celui d'Annecy (1963). Pour les stages en France, il n'y a pas eu grand chose à cause des devises. Nous avons été présents à trois RIDÉF : ITALIE (69), DANEMARK (72), TUNISIE (73).

Roger. — *Est-ce que le groupe tient des réunions ?*

Hakem. — Il y a eu des assemblées générales, des journées de travail, d'information dans plusieurs villes d'Algérie, mais l'éloignement nous pose des problèmes. De 1968 à 1970, il y a eu un temps mort si l'on peut dire. C'était la période où la plupart de nos collègues préparaient leurs examens professionnels.

En 1971, le groupe oranais, en particulier à Sidi-Bel-Abbès, a restructuré le M.A.E.M. avec de nouveaux statuts. L'on peut dire que la pédagogie Freinet ignorée officiellement jusqu'en 70



a pris de l'importance et les autorités lui accordent toute l'attention. Elle est présente dans nos classes. Dans les universités, dans les instituts technologiques de l'Education (I.T.E.) des exposés sur Freinet et sa pédagogie sont faits par nos collègues à qui nous remettons une riche documentation. Chaque année, à l'occasion des fêtes de la ville, en fin d'année scolaire, a lieu une très grande exposition Ecole Moderne.

Roger. — *Quel est l'avenir du M.A.E.M. d'après toi ? Est-ce que cette collaboration avec l'administration va servir ou gêner le mouvement ?*

Hakem. — En toute franchise, le Mouvement Algérien de l'Ecole Moderne était très important au point de vue effectif dans les premières années, c'est-à-dire de 1963 à 1967. A la tête de groupes régionaux étaient des inspecteurs primaires. Il y avait des réunions de groupe qui se tenaient le jeudi, des contacts permanents entre responsables de groupes. Or depuis 1967, il y a eu beaucoup de changement et notre action s'est ralentie. Pourquoi cela ?

Premièrement les inspecteurs primaires ont beaucoup de travail (pédagogique et administratif). Ils nous soutiennent mais ne peuvent assurer des responsabilités au sein des groupes.

Secundo, le jeudi : on a classe. On ne peut plus animer des journées de travail car la majorité des enseignants est prise par la classe. Les enseignants n'ont que le jeudi après-midi pour pouvoir s'occuper de leurs affaires personnelles.

Un troisième point, on n'a pas pu avoir le détachement d'un animateur pour aller faire des exposés, parler de notre travail ; et enfin l'éloignement pose de grosses difficultés. Nous avons des camarades qui travaillent dans le Sud, ou dans le Constantinois. Ils ne peuvent venir nous voir travailler et ne trouvent aucun moyen de communication que la lettre.

Par contre, notre travail s'est beaucoup amélioré. Jusqu'à présent nous avons fait des recherches pédagogiques. Notre travail s'améliore d'année en année. Des camarades travaillent avec acharnement et gardent espoir de voir un jour notre mouvement prendre beaucoup plus d'importance. **Sans moyens financiers, sans subvention**, nous avons organisé pas mal de stages d'initiation en autogestion. Des centaines de collègues ont été initiés à la pédagogie moderne et jusqu'à ce jour le mouvement éditait une revue : « L'EDUCATEUR ALGERIEN ». Nous avons fait part à l'administration de nos recherches, de notre travail et plusieurs lettres de félicitations nous sont parvenues du Ministère de l'Education Nationale.

Quant à te dire si l'administration va servir ou gêner le mouvement, je pense qu'actuellement le pays développe de gros efforts dans tous les domaines. Après la révolution industrielle, la révolution agraire, ce sera la révolution culturelle. Dans le domaine de l'enseignement, la construction des écoles, la formation des cadres et la rénovation de l'enseignement sont autant d'éléments de valorisation.

L'année dernière, en juin plus particulièrement, une note du Ministère de l'Education Nationale nous faisait savoir que l'Institut Pédagogique National recrutait du personnel qualifié (inspecteurs, professeurs, instituteurs) qui aura pour tâche de rénover notre enseignement pour que nos enfants puissent dans un avenir très proche bénéficier d'un enseignement moderne car à cette époque, seule une école ouverte à la vie, où le travail motivé par des besoins vitaux, où la vie de l'école s'élabore coopérativement, où le dogme et les préjugés sont bannis, est à même de former de véritables révolutionnaires. C'est ce que je souhaite de tout cœur à l'école algérienne.



Photos CERVONI

